Titre : **PRISE DE LA SMALA** **ALGERIE** **MAI 1843**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et Combats**
Auteur : **GENERAL DU BARAIL**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **MES SOUVENIRS** **TOME 1er** **1820-1851** **6ème éditions** **E. PLON** **NOURRIT ET Cie IMPRIMEURS** **PARIS** **1894**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Septembre 2010**

Ancestramil

PRISE DE LA SMALA
Mai 1843

La Smala était la capitale mobile de l'empire nomade **d'ABD-EL-KADER.** Elle consistait en une agglomération de plus de quarante mille personnes ; elle renfermait tout ce que **l'EMIR** avait de plus précieux, sa famille, ses archives, ses ateliers de réparations, ses provisions de guerre, ses troupeaux, enfin tous les instruments de sa puissance. Il la défendait avec ses réguliers, l'escortait avec eux, et en avait confié la surveillance à son ami le plus sûr, le plus fidèle, son khaliffa, **MUSTAPHA-BEN-THAMI.**
S'emparer de la Smala **d'ABD-EL-KADER**, c'était ruiner à la fois sa puissance et son prestige.

Le **duc d'AUMALE,** commandant la colonne expéditionnaire du Sud, avait pour premier aide de camp le commandant **JAMIN,** qui est mort général de division, après avoir commandé en second l'expédition de Chine, laissant les plus chers souvenirs à tous ceux qui l'ont connu.
Son deuxième aide de camp était le capitaine **de BEAUFORT d'HAUTPOUL,** qui est mort récemment (1890) général de division, après avoir occupé les fonctions de chef d'état-major général à la deuxième armée de la défense de Paris, pendant la désastreuse campagne de 1870-71. Enfin, son officier d'ordonnance était le capitaine **de MARGUENAT**, un grand et bel officier, tué le 16 août à la bataille de Gravelotte. Il était le doyen des généraux de brigade de l'armée française et avait plus de seize ans de grade.

La colonne était ainsi composée :

- Deux bataillons du 33ème de ligne, commandés par le colonel **CAMOU**, un type admirable de soldat de la vieille roche. Il était l'idole de ses fantassins, qui ne l'appelaient que le père **CAMOU** et qui se seraient fait hacher pour lui. Il commanda plus tard la belle division des Voltigeurs de la Garde ;
- Un bataillon de zouaves, commandé par le lieutenant-colonel **de CHASSELOUP-LAUBAT** ;
- Quatre escadrons du 4ème Chasseurs d'Afrique, lieutenant-colonel **MORRIS.**
- Un escadron du 1er Chasseurs d'Afrique ; lieutenant **LITCHLIN.**
- Quatre escadrons de spahis, trois complètement organisés et le quatrième en formation ; colonel **YUSUF.**
- Un fort détachement de gendarmerie ; lieutenant **GROSJEAN.**
- Deux sections d'artillerie de montagne ; capitaine **AUBAC.**

Le colonel **CAMOU** commandait l'infanterie ; le colonel **YUSUF** commandant la cavalerie. Le service du bureau arabe était sous la direction nominale du capitaine **DURRIEU**. .Mais **YUSUF** empiétait sur ce service, en transmettant directement au **duc d'AUMALE** tous les renseignements qu'il recueillait. Le colonel, d'ailleurs, apportait à la réussite de l'entreprise qu'il avait si vivement préconisée une passion extraordinaire.

- Enfin, un goum de trois cents cavaliers arabes, commandés par l'agha **AMAR-BEN-FERAHTT**, marchait en éclaireur.

Nous allâmes d'abord toucher barre à Boghar, où le duc **d'AUMALE** avait fait réunir les approvisionnements nécessaires et de nombreuses bêtes de somme fournies par les tribus, pour le convoi. Puis nous piquâmes droit dans le Sud, sans objectif déterminé

On savait bien que la Smala existait, mais personne ne pouvait, ne voulait ou n'osait dire où elle était. On avait espéré recueillir en route les renseignements indispensables, mais le vide se faisait devant la colonne. Les populations semblaient s'être évanouies et nous cheminions, sous le soleil, à travers l'espace immense des plaines de sable ondulées, çà et là coupées de champs d'alfa, sans rencontrer un piéton, un cavalier, une âme, un chien.

Après trois ou quatre jours de marche au milieu de cette solitude inexplicable, le colonel **YUSUF** s'aperçut que, dès que nous nous mettions en route, des feux s'allumaient sur les monticules et semblaient indiquer le chemin que nous suivions. Ces feux étaient évidemment de signaux. Il s'agissait de surprendre ceux qui les allumaient.

Le colonel confia cette mission à un jeune maréchal des logis du 1er Chasseurs d'Afrique nommé **DORVINZI**, garçon remarquablement intelligent, mais un peu bohème, dont la carrière eut été fort belle si elle n'avait pas été entravée par son amour pour le plaisir. Il passait pour le fils naturel de l'historien **de NORVINS.** Il réussit à surprendre un groupe de cavaliers arables de la tribu des Raman, au moment où ils mettaient pied à terre pour allumer les signaux ; il ramena douze prisonniers.

YUSUF déclara qu'un grand exemple devait être fait et qu'il faisait passer par les armes, sur-le-champ, les donneurs de signaux, pour que personne ne fût plus tenter de les imiter. Le secret de notre marche, disait-il, était la première condition de son succès ; il fallait l'obtenir par la terreur ou nous résigner à manœuvrer éternellement dans le vide.

Malgré les vives répugnances du **duc d'AUMALE**, une sorte de conseil de guerre composé de tous les officiers supérieurs de la colonne fut réuni. On décida que onze de ces malheureux seraient fusillés, séance tenante, et que celui d'entre eux qui paraissait le plus jeune serait renvoyé, pour répandre dans les tribus voisines la nouvelle de l'exécution.

Ce jugement fut exécuté immédiatement, et ce fut **M. Joseph de BRETEUIL** qui commanda le peloton d'exécution.
Je n'ai jamais vu un homme plus navré que le **duc d'AUMALE,** lorsqu'il fut forcé de s'incliner devant cette dure nécessité de la guerre. En tout cas, le but poursuivi fut atteint, car, à partir de ce moment, les feux de signaux ne s'allumèrent plus jamais ; nous pûmes même, le 14 mai au soir, arriver à Goudjilah, petit village arabe situé sur une colline abrupte, sas avoir été signalés.

Les gens de Goudjilah commencèrent à nous donner quelques renseignements. Eux, du moins, savaient ce que c'était la Smala, dont jusqu'alors tour les Arables semblaient ignorer l'existence. Sur leurs indications, d'ailleurs très vagues, le Prince décida de continuer d'accélérer même sa marche.

Le 15, à trois heurs du matin, nous nous remîmes en route vers le sud. A dix heures, nous fîmes halte près d'un petit cours d'eau. Là, nous surprîmes un petit nègre de sept à huit ans, intelligent et déluré, qui nous donna les premières indications utiles. Il savait bien ce que c'était la Smala ; il y avait des parents. Il nous raconta qu'elle devait être en marche pour gagner le Djebel-Amour, dont les massifs montagneux se profilaient à l'horizon. Ce

renseignement fut invariablement confirmé par les quelques Arabes dont on réussit à s'emparer. On se reposa deux heures pour faire le café, et, sans autres arrêts que la petite halte règlementaire de chaque heure, on marcha jusqu'à six heures du soir. Il y eut encore deux heures de repos, pendant lesquelles **le Prince** prit ses dernières dispositions pour l'attaque rapide de cette Smala, qui commençait à paraître sceptiques un véritable fantôme.

A huit heures on repartit. La colonne était séparée en deux fractions, qui se suivaient d'aussi près que possible, la première, commandée directement par le **Prince,** comprenait toute la cavalerie, les deux sections d'artillerie de campagne du capitaine **AUBAC** et le bataillon de zouaves, marchant sans sacs. On avait même donné aux zouaves assez de mulets pour que la moitié de l'effectif fût montée et qu'ils pussent aller ainsi alternativement à pied et à mulet. La seconde portion, commandée par le colonel **CAMOU**, comprenait les deux bataillons de ligne, escortant et protégeant le convoi.
On marcha dans cet ordre jusqu'au jour. Il ne faut pas perdre de vue que, depuis Boghar, et surtout depuis Goudjilah, nous traversions un terrain inconnu. Nous allions à la découverte, perdus dans l'immensité des solitudes, et nous pensions réellement toucher aux confins du désert.

A cinq heures du matin, le **duc d'AUMALE** fit prendre le trot à toute la cavalerie. Et bientôt le bataillon de zouaves, qui avait, d'ailleurs, renvoyé ses mulets, fut distancé, de sorte que notre colonne se trouva fractionnée en trois tronçons, trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir : la cavalerie, les zouaves avec l'artillerie, et l'infanterie avec le convoi.

Nous filions toujours dans la direction du Djebel-Amour et nous apercevions très distinctement alors, quoique à une grande distance, ses masses bleuâtres. **YUSUF**, toujours plein d'ardeur, affirmait que la Smala était à nous ; mais tout le monde supposait que, prévenue par ses émissaires, elle fuyait devant nous.

A huit heures, après trois heures de trot, rien n'apparaissait. Il faisait chaud ; le peu de vent qui soufflait, venant du sud, était embrasé. On marchait presque sans interruption depuis vingt-neuf heures. Hommes et chevaux étaient éreintés. On ne savait même pas où et quand on trouverait de l'eau, dont on commençait à sentir l'impérieux besoin. Il y avait dans l'air un sentiment secret et encore timide d'opposition et de mécontentement qui, d'ailleurs, s'exprimait d'une façon assez originale. On n'osait pas s'en prendre au **Prince**, ni même au colonel **YUSUF**, à qui cependant on attribuait, quand tout ne marchait pas comme sur des roulettes, l'idée de cette malencontreuse expédition. On se rabattait sur le pauvre capitaine **DURRIEU**, chargé du service de renseignements, et on ne se gênait pas pour l'appeler bien haut : **JOBARD III**, ce qui permettait de supposer qu'il y avait deux autres jobards.

En outre, le colonel **MORRIS** servant en Afrique depuis fort longtemps, admirable soldat au moment du combat, mais esprit critique, frondeur, s'en prenant à tout et à tous avec beaucoup d'humour, ne donnait pas précisément l'exemple de la résignation.

Le **duc d'AUMALE** sentait parfaitement la déception qu'avait fait naître autour de lui cette marche infructueuse aux grandes allures. Il voyait bien que l'opinion générale se prononçait pour la suspension d'une manœuvre qui commençait à devenir téméraire. Le sentiment de sa responsabilité commençait à peser sur lui, et aussi celui du grand danger qu'il allait courir en attaquant, avec quelques escadrons de cavalerie surmenés, un établissement considérable que devait être la Smala de **l'EMIR,** et qu'on devait supposer défendu par **ABD-EL-KADER** en personne, à la tête de ses solides guerriers.

Il prit soudainement sa résolution, et fit connaitre au colonel **YUSUF** les raisons majeures qui l'obligeaient, pour ce jour-là, à suspendre la poursuite de la Smala.

- Mais, monseigneur, disait le colonel, nous n'avons plus qu'un petit effort à faire. Voyez vous-même : nous sommes sur les traces d'une immense émigration. Regardez le terrain ; il a été piétiné sur une vaste étendue par une énorme quantité d'animaux de toute espèce. Nous avons pris, ce matin, des nègres épuisés par la route. Ils sont tous d'accord pour dire que la Smala est en fuite vers le Djebel-Amour. Je vous en conjure, allons encore ; sans cela, la Smala nous échappe, et nous aurons perdu une occasion qui ne se retrouvera plus jamais.
Ce que disait le colonel des traces laissées sur le terrain était vrai ; nous les voyions. Quant aux nègres épuisés, ils avaient été précisément apostés sur notre route pour nous faire suivre une fausse piste.

Le prince répondait à toutes ces instances :
- Le forces humaines ont une limite ; j'ai déjà imposé aux troupes des fatigues exagérées ; je ne veux pas leur infliger un désastre. Les hommes et les chevaux meurent de soif ; je veux aller à l'eau : je ne veux pas autre chose.

Les cavaliers du goum et leur agha dirent alors que la source la plus proche était vers l'Est, à Aïn-Taguine.

- Et bien, ordonna le **Prince**, conduisez-nous à Taguine, et envoyez des guides aux colonnes d'infanterie pour leur faire prendre cette direction.
  La tête de la colonne fit un à gauche, au grand désespoir du colonel **YUSUF**, qui croyait l'affaire complètement manquée. On s'orienta donc vers la très abondante source de Taguine. Que de fois, depuis, j'y suis retourné !

  Il se passa immédiatement un fait qui aurait dû attirer l'attention du capitaine **DURRIEU** : c'est qu'il devint impossible, à partir de ce moment, d'obtenir des cavaliers du goum qu'ils battissent l'estrade au loin. Ils restaient toujours dans les jambes de nos chevaux, comme des enfants qui se réfugient près de leurs parents, lorsqu'ils sentent venir le danger.

  Nous marchions silencieusement, chacun à sa place ; de loin en loin, dans les espaces sablonneux dégarnis d'alfa, le vent soulevait un nuage de poussière. Et **YUSUF** d'accourir vers le **duc d'AUMALE** en criant :
- Monseigneur, c'est la Smala.

Et le Prince de répondre invariablement :
- Je veux aller à l'eau ; je ne veux pas autre chose.

Vers onze heures et demie, nous marchions sur deux colonnes, les spahis à droite et les chasseurs d'Afrique à gauche. Le **Prince** était en tête des chasseurs d'Afrique. Nos escadrons n'étaient pas régulièrement formés en échelons, mais - les longs éperons arabes animent toujours les chevaux – les spahis avaient gagné beaucoup de terrain et étaient sensiblement en avant des chasseurs.
Tout à coup, devant nous, nous voyons les cavaliers du goum faire un tête-à-queue subit. Ils arrivent sur nous en criant : « La Smala ! la Smala ! Il faut du canon ! »
L'agha **AMAR-BEN-FERRAHTT** arrive le dernier, et annonce au colonel **YUSUF** que la Smala tout entière est campée près de la source de Taguine. Guidé par l'agha, le colonel

Ancestrami

YUSUF, accompagné du lieutenant **FLEURY**, d'un maréchal des logis indigènes nommé **BEN-AISSA-OULD-EL-CAID-EL-AIOUN**, son porte-fanion, soldat d'un courage incomparable, d'un autre maréchal des logis, **BOU-BEN-AHMEDA,** et de moi (du Barail), se porte au galop sur une petite éminence, d'où nous pouvons embrasser d'un coup d'œil toute la Smala.
Le spectacle était invraisemblable. Imaginez, au milieu d'une plaine légèrement creusée où coulent les eux de la source de Taguine, arrosant un fin gazon, un campement s'étendant à perte de vue et renfermant toute une population occupée à dresser les tentes, au milieu des allées et venues d'innombrables troupeaux, de bêtes de toute espèce ; hommes, femmes, enfants, chevaux, mulets, moutons, de quoi remplir plusieurs escadres d'arches de Noé.
C'était grandiose et terrifiant.
Notre goum s'était évanoui. Il ne restait plus que l'agha qui, d'ailleurs, ne quitta plus le Prince de toute la journée. Le colonel me dit :

- courez vite dire au Prince que nous sommes sur la Smala. Vous lui direz que vous l'avez vue de vos propres yeux. Allez !

Je montais un cheval excellent que m'avait cédé **FLEURY**, quand j'avais été nommé officier ; en quelques secondes, je fus auprès du **duc d'AUMALE** et lui répétai exactement les paroles de mon colonel. Je dois dire que je fus très mal reçu.

Le Prince, qui venait de recevoir dans la matinée dix avis semblables, non justifiés par l'évènement, m'envoya promener, tout simplement. Je revenais au galop rapporter ma déconvenue au colonel, quand je vis, botte à botter avec moi, le **duc d'AUMALE** qui avait pris la même allure. Il montait son cheval habituel, un grand et fort irlandais, avec lequel nos petits chevaux barbes ne pouvaient pas lutter.

YUSUF s'élança près de lui et lui dit en deux mots que nous étions sur la Smala. Le **Prince** demanda des informations plus complètes et plus détaillées, tant le fait lui paraissait invraisemblable. Le capitaine **de MARGUENAT** se proposa pour aller s'en assurer.

- Oui, oui dit le duc. Allez, capitaine **de MARGUENAT,** et assurez-vous que le campement devant lequel on est arrivé si inopinément est bien celui de la Smala.

Le capitaine partit et alla à quelques pas du lieu à se passait cette scène émouvante dans sa simplicité, jusqu'à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir quelques tentes détachées du campement principal. Il revint et, avec ce ton emphatique qu'il ne perdait jamais, il dit au **duc d'AUMALE** :

- Monseigneur, je viens de voir quelques misérables tentes établies au pied de la colline où nous sommes. On ne saurait même dire si c'est un campement arabe, car il y a plusieurs tentes blanches qui pourraient bien appartenir à un camp français.

Il ne faut pas oublier, pour expliquer cette illusion d'optique, que le général **de LAMORICIERE** était lui-même, à ce moment-là, en expédition pour nous soutenir, et, sans qu'on sût pourquoi, le bruit s'était répandu dans la colonne que peut-être nos éclaireurs avaient pris son camp pour la Smala. On se refusait à croire que nous eussions pu la surprendre stationnée.

Mais le capitaine **de MARGUENAT** n'avait pas encore terminé son discours que **YUSUF** l'interrompait violemment :

- Allons donc, capitaine, vous avez mal regardé ou vous n'avez pas su voir ; je vous affirme, monseigneur, que c'est bien la Smala. Au surplus, je retourne m'en assurer encore.

Et, accompagné des mêmes personnes qui l'avaient suivi une première fois, c'est-à-dire **FLEURY**, des deux maréchaux de logis et moi, il revint à son précédent poste d'observation. Naturellement, pendant ces quelques minutes, la scène n'avait pas changé. Les tentes étaient toujours là avec leur fourmilière de créatures humaines et de bêtes. Seulement, l'agitation semblait plus grande. Il était clair qu'on se livrait à de fiévreux préparatifs. Etaient-ce des préparatifs de résistance ou de fuite ?

A première vue, nous penchions pour la résistance parce que nous ignorions un fait considérable : c'est qu'**ABD-EL-KADER** était loin. Il était parti, avec ses principaux chefs et ses meilleurs cavaliers, pour surveiller les manœuvres du général **de LAMORICIERE.** Ill ignorait absolument notre marche, grâce à l'exécution des onze pauvres Arabes.

Et même les gens de la Smala avaient pris nos premiers éclaireurs pour des réguliers d'**ABD-EL-KADER** rentrant au camp.
Notre reconnaissance terminée, et, cette fois, sans qu'aucune erreur fût possible, nous revînmes au galop près du **duc d'AUMALE,** et voici les paroles qui furent échangées, dans cette scène demeurée historique :

- Monseigneur, dit **YUSUF**, c'est effrayant, mais il n'y a plus moyen de reculer.
- Colonel, répondit le **duc d'AUMALE,** je ne suis pas d'une race habituée à reculer ; vous allez charger.
- Oh ! oh ! dit la capitaine **de BEAUFORT,** assez haut pour que le **Prince** l'entendît, vous allez charger ; c'est bientôt dit, mais on a fait assez de bêtises aujourd'hui, pour que maintenant on prenne le temps de réfléchir.
- Capitaine **de BEAUFORT**, riposta le **Prince**, si quelqu'un a fait des bêtises aujourd'hui, c'est moi, car je commande et j'entends être obéi ». Colonel vous allez charger ; prenez vos dispositions.

Et sur le terrain le **Prince**, le colonel **YUSUF** et le colonel **MORRIS** tinrent un rapide conseil de guerre, pour fixer ces dispositions.

Les spahis devaient se précipiter sur la Smala quant aux chasseurs d'Afrique, **YUSUF** demandait que leurs escadrons en fissent rapidement le tour, pour couper la retraite aux fuyards et mettre cette population entre deux feux. Mais le **Prince**, trouvant les spahis trop peu nombreux, décida tout d'abord qu'il les soutiendrait avec tout les reste de la cavalerie. Ce ne fut que plus tard, en voyant notre charge couronnée de succès et en constatant que nous n'avions pas besoin de soutien, qu'il ordonna le mouvement tournant conseillé par **YUSUF**. Toutes choses étant ainsi arrêtées, notre colonel se porta en tête de ses escadrons, les déploya sur une seule ligne et commanda la charge.

Nous étions environ trois cent cinquante cavaliers. Nous nous précipitâmes à fond de train, et tête baissée, dans cette mer mouvante, en poussant des cris féroces, et en déchargeant nos armes. Je réponds qu'aucun de nous n'était plus fatigué, et que nos chevaux eux-mêmes avaient oublié les trente-deux heures de marche qu'ils avaient dans les jambes. A vrai dire, il n'y eut pas de résistance collective organisée. Il restait, pour la défense de la Smala, la valeur

Ancestramil

de deux bataillons réguliers. Ils furent surpris dans leurs tentes, sans pouvoir se mettre en défense ni faire usage de leurs armes. Nous aurions même traversé rapidement l'immense espace occupé par la Smala, si nos chevaux n'avaient pas été arrêtés, à chaque pas, par un inextricable enchevêtrement de tentes dressées ou abattues, de cordages, de piquets, d'obstacles de toutes sortes, qui permirent à quelques hommes de courage de ne pas mourir sans avoir défendu leur vie.

Il y eut de nombreuses rencontres où l'on joua de toutes les armes. Pour ma part, je faillis y rester. Je galopais droit devant moi, cherchant à gagner, comme l'ordre en avait été donné, l'autre extrémité du campement, quand un cavalier arabe, superbement vêtu et monté sur un beau cheval noir, arriva sur moi et, m'appliquant le canon de son fusil sur le flanc droit, pressa la gâchette. Le fusil ne partit pas, mais, d'un coup de pointe en arrière porté en pleine poitrine, j'abattis le cavalier et lui arrachai des mains, au moment où il tombait, le fusil qui avait failli m'être fatal.

Le cheval noir, richement harnaché, fut pris par un de mes spahis.

Le colonel **YSUF** était à quelques pas de là et, tout en galopant, me jeta un bref compliment.
Je renonce à décrire la confusion extraordinaire que notre attaque produisit au milieu de cette foule affolée et hurlante. Le tableau **d'Horace VERNET** n'en donne qu'une idée bien imparfaite.

On a raconté que la mère et la femme **d'ABD-EL-KADER** avaient été quelque temps prisonnières de nos spahis, qui leur avaient rendu respectueusement la liberté.
Je n'ai pas assisté à cet épisode. D'ailleurs, pendant que nous parcourions en tous sens le campement dont les habitants, en proie à la panique, ne pouvaient soupçonner notre petit nombre, par tous les points de la périphérie de la Smala, quantité de fuyards s'échappaient , les uns à pied, les autres sur des chevaux ou des chameaux ; et s'enfonçaient sans direction dans l'immensité. C'était inévitable ; il eut fallu une armée pour les cerner et les prendre.

En arrivant vers les dernières tentes de la Smala, traversée de part en part, les spahis, débandés, éprouvèrent tout à coup une vive anxiété, car ils voyaient venir sur eux une troupe de cavalerie rangée en bon ordre de combat, qu'ils prirent de loin pour les cavaliers réguliers de **l'EMIR**, accourant à la rescousse.

C'étaient heureusement les chasseurs du colonel **MORRIS**, qui venaient d'accomplir leur mouvement tournant et qui nous accueillaient par leurs acclamations.
La Smala était à nous, bien à nous.

****

Ancestrama


Ancestramil